

## Jamel Debbouze : Napoléon Solo

Acteur, roi du happening, fantaisiste, humoriste, chroniqueur ? Qui est véritablement Jamel Debbouze ? Voire : au-delà de la nature même du personnage, qu'est ce qui explique une ascension aussi rapide et un engouement populaire à son endroit rarement rencontré depuis ceux de Louis de Funès ou de Bourvil ? Un peu facilement considéré à ses débuts comme faire-valoir communautaire, l'homme a été assez malin pour déjouer depuis toute tentative de classification, de récupération ( d'assimilation ? ). Libre de ses choix mais ne reniant rien de ce qui constitue sa substance, le Franco-Marocain réussit en tout cas un tour de force suffisamment étonnant pour que nous voulions en savoir plus. Notre limier à nous, Guillaume Ley, collaborateur de ce journal, fut donc mis sur la piste. Guillaume connaît Jamel depuis l'enfance, il devait donc s'avérer parfait cheval de Troie. Bingo !

« Dis donc bonhomme, c'est bien toi qui a effectué ta scolarité à Trappes ? Tu n'aurais pas connu Jamel Debbouze par le plus grand des hasards ? » me demande-t-on à la rédaction. Fausse question qui reçoit une vraie réponse : « Oui, je l'ai connu, et d'accord, je veux bien le rencontrer. » Rectification : « Mortel, je vais le revoir, ça déchire sa race ! » Chassez le naturel... Difficile d'envisager cette entrevue en faisant table rase du passé. D'ailleurs, quel intérêt ? C'est justement dans ce passé que se situent les réponses à bien des questions concernant le Jamel médiatisé que tout le monde croit connaître. Parce que le drôle de mec qu'il est devenu aujourd'hui en a bavé, parce que certaines rencontres lui ont porté chance, Jamel n'a jamais oublié d'où il venait, ni ce qu'il a été. Moi non plus.

Avant que chacun ne se décide à tracer sa route, je l'ai croisé à plus d'une reprise à Trappes, entre le primaire et le collège... surtout dans les couloirs. Alors que je luttais sur mes brouillons d'articles au sein du club journal entre 13 et 14 heures, monsieur traînait ses guêtres à gauche et à droite avant de retourner en cours de maths pour mieux se faire renvoyer cinq minutes plus tard. Il s'amusait plus dans les allées de l'établissement que dans les salles de classe. Ce sont ses déambulations hasardeuses qui l'on conduit tout droit dans les bras d'Alain Degois dit « Papy », acteur et réalisateur défendant corps et âme les couleurs du théâtre d'improvisation. Ce type généreux et passionné a contaminé le jeune Debbouze. L'osmose entre ces deux êtres était telle que j'imaginai avec difficulté Jamel grandir ailleurs que dans l'impro, et surtout sans un guide spirituel pour lui tenir la main.

La vie en banlieue laissera toujours traîner quelques automatismes. L'instinct grégaire est une constante. Les Black Spiders, une bande de mec venue du square de la Commune emmenés par le charismatique Dom, ont marqué Jamel de manière indélébile. Lui aussi avait son collectif. Il n'était jamais seul. Aux gangs a succédé la grande famille de la scène. Mais un Debbouze en cache toujours un autre. Jamel travaille avec ses frères, suit les études de sa sœur et garde un œil bienveillant sur ses parents auxquels il doit beaucoup. Et puis, qui peut remettre en cause l'amour immodéré qu'il porte à sa banlieue et à ceux qui l'ont

accompagné toutes ces années durant ? Personne ! Parce que le garçon est fier de ses racines, à la fois marocaine et franciliennes ( de l'Ouest, s'il vous plaît ).

Un cocktail détonant qui a laissé des traces de Radio Nova à Canal + en passant par les plateaux de cinéma et de télévision. Car ce mec a de la gueule. Une putain de gueule et un bagout qui l'ont amené à faire carrière et à rester au sommet, ancré sur ses deux guiboles, une main dans la poche. La tchatche, ancienne arme de défense au sein des quartiers, est devenu son plus bel outil de propagande. Ses paroles vont droit au cœur quand elles ne viennent pas vous transpercer l'ego au détour d'une bonne phrase des familles. Le retrouver est un plaisir. « J'y crois pas ! Qu'est-ce que tu fous là ? », me demande-t-il avec un grand sourire dans les couloirs du palace où va se dérouler l'interview. « Tu es là pour le boulot ? Viens, on va se poser tranquillement là-bas. Alors qu'est-ce que tu deviens ? Ça fait un bail, dis-moi... » Et hop, la machine à remonter le temps est mise en action. Quoi qu'il arrive, il m'est difficile de ne pas respecter le bonhomme, avec ses qualités et ses défauts, et ce, pour une seule raison, aussi personnelle soit-elle. A Trappes, une infirmière de la DDASS (surnommée par tout le monde « la dame de la PMI ») passait régulièrement par le square Van Gogh où résidaient les Debbouze ainsi que d'autres familles dont les enfants étaient suivis et vaccinés gratuitement. A chaque fois que celle-ci débarquait dans le coin, Jamel lui disait bonjour avec un grand sourire. Et quand Jamel salue de la sorte, tout le monde s'écarte et fait la haie d'honneur, geste facilitant par la même occasion l'accès aux paliers de portes visées. Rares sont les quartiers où cette femme a pu exercer sa profession de manière aussi tranquille. Cette femme, c'était ma mère.

*Ben alors ? Où étais tu passé ? Tu t'es perdu en chemin après Astérix ?*

Je ne suis jamais parti. Je suis toujours là ... derrière dans la rue là-bas, tu vois ( sourire ). Plus sérieusement, j'ai levé le pied. A un moment donné, j'étais ultra médiatisé. Je voyais bien qu'en continuant à ce rythme-là, je risquais de finir par faire de la promo pour Mini Mir. Ça aurait pu lasser.

*Tu es pourtant quelqu'un de très populaire.*

*On a appris que tu arrivais en tête d'un sondage réalisé auprès des plus jeunes pour le compte du Journal de Mickey. Tu es, aux yeux des plus jeunes, devant Zidane.*

Ça, c'est la classe ! Non, sans rire, personne n'est devant Zidane. Toujours Zidane en prem's ! Mais cela m'a fait plaisir de savoir que les gamins étaient réceptifs.

Comment l'as-tu appris ? Par le Journal de Mickey ?

Ouais ! Mais c'est cool le Journal de Mickey. C'était la référence ! Il y avait le Journal de Mickey et, maintenant, il y a Le Monde.

*Et Pif Gadget ?*

Ah oui, j'avais oublié ... Et puis aussi J'aime lire. Tout ça, c'était bien cool. A la bibliothèque municipale, tout était gratuit ( rire ). Y avait pas de bip antivol sur ces bouquins. Le papier était trop fin.

*Cette popularité dont nous parlions à l'instant, tu reviens l'entretenir sur scène. Remonter sur les planches, ça t'a manqué à ce point ?*

Oh la ... j'ai fait de la pub, du ciné, des séries télé, tout ce que tu veux. Mais je n'ai jamais réussi à obtenir les mêmes sensations que sur scène. C'est là que tu es en contact avec le public. Tu ne peux pas tricher. Tu es bon, ça fonctionne, tu es mauvais, nique ta race !

*C'est aussi un peu nostalgique, non ? C'est là que tu as commencé.*

Je me souviens du théâtre d'improvisation au collège Courbet à Trappes. Ah c'est vrai que tu étais là, bordel ! Tu te souviens, dans le petit amphi ? ...

*L'aquarium ?*

Ouais, l'aquarium ! La première fois que je me suis retrouvé à faire l'impro, c'était après m'être fait virer du cours de maths de Madame Lafaille, cette bouffonne ( rires ). Tu te souviens d'elle ? Je traînais dans les couloirs du collège et j'ai vu ce qui se passait du côté de l'aquarium. Papy donnait son premier cours d'impro à cet endroit. Je me suis foutu de sa gueule. Il m'a répondu : « Toi, là-haut, puisque tu es si fort, descends donc parler ici, viens nous montrer. Imagine que c'est ton anniversaire, tu es avec ton pote, qu'est ce qui se passe ? » Le soir même, il me proposait de venir assister à l'entraînement de l'équipe des Nauphlards de Trappes. La machine était lancée ...

*Cette machine est allée très loin. Tu as sûrement provoqué plus d'une vocation après cette réussite... à Trappes comme ailleurs. Ce n'est pas trop lourd à porter comme responsabilité ?*

C'est un peu chaud d'être à l'origine de bien des rêves, surtout quand ceux-ci ne peuvent s'accomplir. En même temps, je n'ai pas la prétention d'être l'unique exemple que l'on désire suivre. C'est vrai ! Quand tu vois Anelka, Zidane, Joey Starr ... On vient tous de quartiers plus ou moins chauds, de ZEP, de ZUP ... Chez moi, c'est une cité pavillonnaire classée HLM avec des murs en papiers Canson.

*Et des toits en polystyrène ...*

Expansé, tout à fait. On n'avait pas le droit de rêver. Quand j'ai expliqué à mon conseiller d'orientation que je voulais être astronaute, il m'a répondu que ce n'était pas possible. On avait déjà envoyé des chiens et des singes dans l'espace, alors pourquoi des Arabes ? Nous avions droit à des conseillers de désorientation. C'est la toute la finesse du système. Le type venait te voir, et te disait : « Ecoute, j'ai bien réfléchi à ta désorientation. Toi, tu seras tourneur-chômeur. » A quoi veux-tu que l'on puisse avoir accès ? On habite en ZUP. Quand on veut aller en école, on est en ZEP. On est respecté nulle-part. Je ne veux pas faire ma Cosette, mais c'est vrai. Alors quand on voyait Zidane jouer au football ou NTM parler de nos problèmes, on rêvait. On pensait qu'il n'était possible d'exceller que dans ces domaines.

C'était là qu'on nous laissait de rares alternatives. Avec un ballon au pied ou un micro en main.

*Tu voyais les choses comme ça ?*

Non, pas moi. J'ai voulu m'en sortir autrement. Tu ne fais pas carrière n'importe où avec un bras dans la poche. La seule chose qui me restait pour réussir, c'était de faire ce dont j'avais vraiment envie. Parce que quand tu aimes ton taf, tu le fais bien.

Je me souviens de l'école primaire. Tu avais encore tes deux bras valides.

*C'est exact. Tu étais où en primaire ?*

A Renoir.

*Ah ben oui. Tu connaissais David le Gitan ?*

Oui, de vue seulement.

Trop fort ! Il connaissait David le Gitan, lui ( rires ). On avait tous peur de lui. Avec sa sœur, « Davida le gitan ».

*Parce que toi, tu ne faisais peur à personne ?*

Oh ! J'étais quand même pas une terreur, qu'est-ce que tu me racontes ?

*Je me souviens pas de toi comme le clown de la classe.*

Mais quelle est cette méthode de mafieux ? Tu veux ruiner ma carrière ou quoi (éclat de rire)?

*Sur Trappes, passé le milieu des années 80, à l'époque des Black Spiders menés par Dominique et des autres bandes, tu n'es pas resté immobile ?*

Ah ouais, on te la fait pas à toi ... c'est très intéressant comme situation. Ça nous fait faire un bond en arrière d'environ quinze ans cette affaire. On va développer puisque tu y tiens. Les Black Spiders étaient l'équipe à laquelle il fallait coller. C'était la bande par excellence, le clan comme dans les films américains à la manière des Warriors, des trucs que l'on voyait dans Beat street... C'était l'exemple parfait d'une équipe de Blacks soudés face à l'adversité. Leur état d'esprit me convenait tout à fait. Ils étaient en marge d'un système qui ne leur convenait pas. On voulait se comporter comme eux. C'étaient les grands. Ils arrivaient à la boulangerie, ils se servaient sans payer, ils s'habillaient gratos, c'était génial comme système. Ils faisaient tout ça sans jamais rien demander à qui que ce soit, puisque personne ne leur demandait rien à eux. Je me souviens de Dominique au centre commercial des Merisiers. Il venait de se taper une dizaine de boîtes d'intérim. Il m'a dit : « Cette France, c'est de la merde. » Il n'avait pas la haine contre le pays... il était juste dégoûté par la manière dont les choses se passaient. Il a fini par « T'inquiète pas pour moi, je m'en sortirai. » à partir de là, tout s'est passé très vite sur la ville.

*Comment ça ?*

Comme lui, plein de gosses se sont rendu compte que rien ne se passait. Plusieurs mecs ont fini par se regrouper. Ils ont fait de la danse, ils ont traîné à plusieurs, une certaine cohésion s'est faite autour de quelques leaders ... Et puis parfois, ça devient violent.

A l'époque du collège, de nombreux mômes ont été terrorisés à la sortie de l'école. Pour ma part, c'est à ma montre qu'on en a voulu.

*Mais tu avais déjà de la chance d'avoir une montre au poignet !*

C'était une breloque à dix balles de la solderie du coin.

Mais c'était quand même une montre, cousin. Tu sais, la plupart des gars n'avaient comme référence que la pub Yonger & Bresson, avec le gros barbu et la meuf toute chelou. Ils avaient peu de repères. Mais leur rébellion, elle m'intéressait. Elle me plaisait, même si elle se faisait au détriment de la boulangère. Elle avait de la farine à gogo. Elle pouvait en refaire, des croissants. Regarde, on met des gens en zone d'urbanisation prioritaire. C'est déjà une étiquette. Après cela, on t'appelle un zonard. Il ne faut pas s'étonner si tu te comportes en tant que tel. C'est normal, tu portes le nom et tu as l'attitude de l'endroit où tu vis : la zone ! Les mecs, ils se battent avec les armes qu'on veut bien leur donner, c'est-à-dire rien.

*Dire que le théâtre d'impro t'a aidé à t'extirper de cette situation n'est donc pas un cliché.*

C'est un grand terme un peu pompeux, mais ce n'est pas faux. Entre l'époque des Black Spiders et maintenant, je n'ai pas beaucoup grandi, ni grossi. Comme à l'époque, il valait mieux être costaud pour être dans la bande, j'étais mal barré. J'étais pas super rapide et loin d'être un bon danseur. A l'époque on avait monté TSA [ The Section Attack ]. On pouvait y retrouver tous mes potes. Ça n'a pas duré parce qu'on a grandi. Et puis, nous étions tous fatigués... à force de se faire courser par les contrôleurs ( sourire ). Mais bon, on a bien tenu quand même. Je n'étais pas assez bon footballeur pour courir derrière Nicolas Anelka et Dominique me charriait quand je dansais. Donc, j'ai fait mon truc à moi. La seule manière de s'en sortir en banlieue si tu t'imposes pas physiquement, c'est d'être bien fringué ou d'avoir la tchatche. Et j'avais la tchatche. Papy l'a bien compris et il m'a encouragé. Il a été le premier à me dire que j'étais bon. On ne dit pas assez aux gosses qu'ils sont bons quand c'est le cas. On ne va pas à l'école pour se faire taper sur les doigts à longueur de journée. Tout le monde a besoin d'être encouragé. Pour ma part, c'était la première fois qu'on me respectait. Quand on me respecte, je joue les règles du jeu. Et finalement, je respecte l'autre. C'est un truc que les politiciens devraient apprendre avant de nous parler de haut.

*Au final, tu te hisses assez vite dans le cœur du public grâce à ton passage par la case Canal+. Tu n'as pas peur aujourd'hui de rester enfermé dans un personnage ? Smaïn, par exemple, a encore du mal à se séparer de son côté rebeu sympa de service ...*

Attention, je respecte énormément Smaïn. Sans lui, pas de brèche ouverte pour les autres. C'est le premier arabe dont on a parlé de la sorte. Il avait ce ton rassurant et cynique à la fois : « Ne vous en faites pas, nous sommes les voleurs, vous êtes les victimes. Les Français, levez les mains. Les Arabes, fouillez leur les poches ! » Ça a fait rire tout le monde. Il est très fort.

On n'est pas des voleurs par nature. J'ai volé une fois parce que j'en avais besoin. Pas par plaisir. Smâin a eu le discours qu'il fallait au moment propice. Donc, on l'a écouté. Mais je pense qu'il n'a pas assez évolué avec le temps et qu'il n'a pas su modifier son discours au bon moment. Il s'est retrouvé, je pense, embarqué dans une machine qu'il ne pouvait pas facilement contrôler et ancré dans un personnage dont il est difficile de sortir. C'est un peu le rôle du rebeu subit. Mon père a subi, ma mère a subi, mes frères et sœurs ne subiront pas ! Nous sommes Français ! Je suis né à Barbès, j'ai vécu à Trappes. Je finirais à Trappes ... ou à Marrakech.

*Dans une maison de retraite au soleil ?*

Non, parce qu'il faut que tu saches un truc sur les Arabes. On subit les parents jusqu'à la fin, sa mère ! ( rires ) Mon père, je vais le porter sur mon dos jusqu'à la fin de sa vie. Alors les maisons de retraite, chez nous, ça n'existe pas. Je ne sais pas si mes enfants me porteront sur leur dos. Mais ils ne subiront pas ce que mes parents ont vécu.

*Tu te sens donc autant Français que Marocain.*

Bien sûr ! Faire un choix entre le Maroc et la France, c'est n'importe quoi ! C'est aussi débile que d'avoir à choisir entre ton père et ta mère. J'ai la chance d'avoir eu deux cultures à portée de main. Cela a contribué à faire de moi ce que je suis devenu aujourd'hui. Mon père a fait un truc génial. Quand on passait au salon, c'était le Maroc : on devait parler arabe. Passé le seuil de ma porte, hop, j'étais en France. Cette cohabitation a été bénéfique. Quand j'allais au McDo, j'étais en France... Non, j'étais dans le Minnesota (rires). Le mot intégration ne signifie rien à mes yeux. C'est un terme médiatique qui a servi à faire vendre du papier. Nous sommes effectivement là. Cela gêne certaines personnes. Ça les gêne eux, pas nous ! Nous n'avons aucun problème avec ça. Je porte des Nike aux pieds, une main de Fatma autour du cou, je reviens de New York où on passe du 50 Cent à fond dans certaines rues et où on peut entendre quelques versets du Coran résonner depuis certaines fenêtres. Cela paraît tellement con à dire... mais je me sens plus cosmopolite qu'autre chose.

*Tu es autant apprécié au Maroc qu'en France. Tu as des relations très haut placées de l'autre côté de la Méditerranée.*

Et alors ? C'est génial. J'assume ma célébrité ici comme là-bas. Le fait que j'entretienne de bonnes relations avec la famille princière n'y changera rien. C'est une marque de reconnaissance que j'apprécie. On ne me considère pas comme un expatrié opportuniste ou un mec qui a soudainement voulu retrouver ses racines sur un coup de tête. Partant de ce principe, j'aime retourner au Maroc quand j'en ai le temps et que ceux que mes relations dérangent aillent se faire voir ailleurs.

*Qu'est ce que tu faisais à New York ? De la promo ?*

Je reviens d'un tournage avec Spike Lee. Non ! En fait, je viens en effet de tourner deux ou trois bricoles avec un mec que je ne connaissais pas et qui, après avoir visionné quelques trucs avec moi, a voulu me rencontrer. Malgré les apparentes barrières de la langue, de la culture ou de la couleur de la peau, tout s'est bien passé. On s'est compris comme on pouvait. C'était cool. Et dans ce type de situation, rien ne nous a empêchés de bosser

efficacement. Tu vois, je ne suis pas à plaindre. Comment pourrais-je aujourd'hui pleurer sur mon sort ? En revanche, d'autres ont encore des raisons valables pour ouvrir leur gueule. Je te l'ai dit, il y a encore trop de personnes qui subissent. Les histoires d'intégration ... ( il soupire )

*Tu penses donc que toutes les polémiques comme, par exemple, celle tournant autour du port du voile à l'école sont sans fondement ?*

C'est pas absurde, ni abstrait ... c'est abstrude ! Aujourd'hui, le discours tourne autour du port du voile et du port du string. Mettez-vous d'accord. Qu'est ce qu'on va mettre ? Il faut que l'on s'entende sur un débat précis. Dès que l'on aura proprement ciblé le sujet, nous commencerons à en discuter. Les censeurs ne savent même plus où mettre la tête. Ils viennent de retirer la campagne d'affichage Sloggi de tous les murs, et ils nous cassent les couilles sur le port du voile. Personnellement, rien ne me dérange. Qui cela gêne un voile sur la tête ?

*Ceux qui pensent que l'école doit rester laïque. Tu sais, la séparation entre l'Etat et l'Eglise est déjà une histoire vieille de cent ans. On accepte guère de signe religieux apparent à l'école de la République ...*

Pas de problème ! Dans ces conditions, que tout le monde soit logé à la même enseigne. Que les crucifix passent sous les pulls, que tout le monde ait droit aux mêmes chances au moment des épreuves orales, que toutes les formes de discrimination existantes passent à la trappe et peut être que certaines personnes auront moins de réflexes communautaires. Maintenant que j'ai de la thune, ma petite sœur peut enfin faire ses études à Londres. Là-bas, il n'y a pas d'heures de colle. On encourage les élèves, merde !

*Au Royaume-Uni, on a très longtemps porté l'uniforme dans les écoles. N'est-ce pas, à tes yeux, la solution idéale pour gommer les différences, au moins durant la scolarité ?*

Et bien ça, cela me convient très bien. Si tes baskets n'ont que deux bandes, ce n'est pas grave. Tout le monde a les mêmes aux pieds. Ça fait un peu militaire cette histoire d'uniforme, mais en même temps tout le monde est logé à la même enseigne. Faut que j'arrête de m'enflammer sur ces histoires parce qu'après, je vais dire n'importe quoi ! ( rires )

*Tu restes définitivement un enfant de la banlieue.*

Comment faire autrement ? J'étais encore à Trappes hier soir, histoire de rendre visite à la famille et aux potes. J'ai un appart' à Paris. C'est la classe. C'est beaucoup plus agréable que d'habiter à Trappes. Je suis moins emmerdé par pleins de trucs, mais j'ai du mal à m'endormir. Des fois, j'appelle la police pour dire qu'il y a des Arabes en train de cambrioler mon appartement ( rires ). Si je ne dis pas que ce sont des Arabes, ils ne viennent pas. C'est juste pour entendre la sirène des condés. Ça me permet de m'endormir un peu. ( rires )

**LE CINOCHE DE JAMEL**

Présent sur tous les fronts, Jamel a en tête quelques projets de films auxquels il tient particulièrement, à commencer par Indigènes.

« Le film abordera l'histoire de ces tirailleurs sénégalais et marocains venus défendre l'honneur et la liberté de notre chère mère patrie au cours de ces deux guerres mondiales. Ces mecs ont été mal lotis, mal logés, quand ils ne servaient pas de chair à canon. Et ils n'ont même pas eu le droit de défiler sur les Champs-Élysées le jour de la victoire. » Il travaille également sur un projet de comédie avec le réalisateur Rachid Bouchareb ( Little Sénégal ). « On se penche sur des histoires un peu à la manière du Pigeon. Cela concernera encore une fois des gens comme nous, issus de quartiers défavorisés et qui se battent avec leurs armes qu'on a bien voulu leur donner. Ça serait plutôt un truc à la Vittorio Gassman...Enfin, j'aimerais trop que ça ressemble à ce genre de film. Les histoires d'Age et Scarpelli, c'est un truc formidable. On cherche encore quelques investisseurs. Je ne suis pas pour le cinéma communautaire, loin de là. Mais bon, on a une culture tellement riche. C'est un cinéma qu'il nous faut réinventer, je crois. Cela paraît prétentieux mais Rachid et moi sommes actuellement dans cette vibe, tu vois ? Quand on parle de communauté, on parle de banlieue plus que de race. On a tous une religion en commun, c'est la misère. »

#### **LA SCENE : 100% DEBBOUZE**

Composés de nombreuses tranches de vie, le précédent spectacle de Jamel (Jamel en scène) comportait un côté autobiographique on ne peut plus explicite...

Son nouveau show s'offrira le luxe d'écumer trois salles parisiennes ( le Casino de Paris, le Bataclan et l'Olympia ) après s'être rodé en banlieue le temps de quelques représentations et avant de véritablement partir sur les routes de France et de Navarre. « Je suis un amoureux des salles de spectacle. Dans chaque endroit, l'atmosphère est différente. J'aurais aimé commencé par la Cigale, mais ce n'était pas possible. J'adore cette salle. C'est une bonbonnière ! Les gens sont près de toi. Tu peux, pour ainsi dire, les toucher du doigt. Le Bataclan, c'est un autre état d'esprit, et l'Olympia, un délire encore différent. Ce n'est pas un trip basé sur le fait que je désire laisser mon empreinte un peu partout. Je n'aime pas jouer au Zénith. J'aime bien m'amuser avec le public. Je descends dans la salle plus d'un soir sur deux. Je discute avec les gens. Je voudrais une véritable interactivité. A l'Olympia, par exemple, c'est possible. Mais je vais commencer par soutenir le théâtre de Trévise où j'ai débuté. Il est un peu en difficulté en ce moment. C'est donc le moment de lui filer un coup de main. » Alors, qui du contenu de ce 100% Debbouze ? Toujours personnel, moins ancré dans le passé ... plus contemporain. Il reste malgré tout basé sur du vécu. « Maintenant, on ne me parle plus de la même manière, Chirac m'appelle quand il veut partir en voyage officiel ! Ça en fait de la matière pour un nouveau spectacle. Je vais parler de ce que j'ai vécu, de ce que je ressens aujourd'hui, du gouvernement en place... Sarkozy, il m'épate ! On a 3 790 euros d'amende quand on traîne dans une cage d'escalier, alors que c'est le seul endroit où on peut squatter quand il fait froid puisqu'on ne veut pas de nous ailleurs. C'est dans ce genre d'endroit que j'ai appris le hip-hop avec Dominique, c'est là que je me suis fait ma première meuf, que j'ai écrit mon premier sketch... Ça donne l'inspiration. »

*Rolling Stone - Décembre 2003*